

L'Ami du Peuple, Paris

-7. Jan. 1937

7 Janvier 1937

82

DECEPTIONS ET RANCUNES
D'IDEALISTES DESABUSES

L'U.R.S.S.

**Quelles sont les causes
des désillusions
de MM. André Gide
et Céline**

par PIERRE LAFUE

sans
auréole

Ils sont de plus en plus nombreux, ceux de nos Français qui, retour de l'U.R.S.S., publient leurs déceptions et exhalent leurs rancunes d'idéalistes désabusés.

Il est vrai qu'il s'agit surtout de littérateurs. Après M. André Gide qui nous avait révélé aristocratiquement son étonnement navré, voici M. Céline qui, lui, a tenu à dire son fait à la dictature du prolétariat sur un ton populaire ou prétendu tel.

Comme Lenine avait raison, à son point de vue, lorsqu'il conseillait de se méfier des écrivains, espèce d'hommes qui ne « savent juger que dans l'absolu », qui ignorent « les nécessités de la politique » et veulent toucher aux réalités sociales « avec des gants en peau de chevreau » !

C'est pour avoir négligé ces conseils que ses successeurs ont en ce moment, dans les cercles de « l'intelligence », une assez mauvaise presse.

Quelles semblent être, d'ailleurs, les causes de cette désillusion de nos pèlerins repentis ?

Les mêmes chez tous, à vrai dire. Ils allaient à la rencontre d'un monde nouveau, où la pyramide sociale devait être renversée, où les rapports entre individus devaient répandre un parfum d'inédit, et ils ont trouvé un pays qui n'a changé ni de latitude ni de température et qui, par conséquent, se gouverne toujours à peu près de la même façon, selon des lois historiques immuables.

Ils s'imaginaient qu'ils entreraient en contact avec un peuple libéré, où l'égalité était pratiquement installée sur des bases inébranlables, et ils n'ont contemplé qu'une société aussi hiérarchisée qu'aucune autre, où l'échelle des salaires compte peut-être plus de degrés que chez nous, où il n'est pas permis d'appeler Staline autrement que « père des neurles », tout comme les tzars.

Ils parlaient à la découverte d'un régime politique, sans lequel, pour rester fidèle à l'enseignement de Marx, « l'Etat commençait à mourir », et ils ont distingué une bureaucratie plus tâtilonne, plus tyrannique, plus centralisée que celle d'autrefois.

Ils croyaient enfin entrer dans un laboratoire idéologique en pleine fièvre de création, et ils n'ont vu qu'un Empire assez disparate, où la révolution, loin d'être permanente, est, au contraire, finie.

Mais, au fond, pourquoi ont-ils entrepris un tel voyage ? Trotzky n'était-il donc pas parvenu à les renseigner ? L'exil du théoricien impénitent qui refusait d'arrêter son effort avant que la révolution ait conquis l'univers, l'exécution des fondateurs du mouvement bolcheviste, Zinowiew, Kamenew, Tomsy, ne suffisaient-ils donc pas à les éclairer ?

Il n'est pas nécessaire, en vérité, de coucher dans les hôtels de l'Intourist pour se rendre compte de ce que la Russie est devenue, au seuil de 1937.

Il n'est que de lire avec soin la relation qui a été donnée par la presse russe du récent Congrès des Soviets pour comprendre que les révolutionnaires de 1917 sont désormais des Thermidoriens qui, comme nos hommes du Directoire, appellent contre-révolution l'offensive des inassouvis désireux de leur arracher les avantages qu'ils ont acquis.

En étudiant les articles de la nouvelle Constitution, l'on devine qu'il s'est formé une classe dirigeante, celle des fonctionnaires chargés d'administrer « les moyens de production » enlevés par l'Etat aux anciens propriétaires. Et cette classe, qui a tout le pouvoir réel, a proclamé les principes destinés à consolider et à légitimer sa puissance. Elle a décidé que la propriété privée des usines et de l'outillage était « abo-

lie pour l'éternité ». Mais, en même temps, elle garantit la sécurité des « biens acquis par l'épargne », dépôts d'argent et habitations, c'est-à-dire de la seule espèce de richesses qu'elle peut conquérir et qu'elle entend conserver.

Déjà fort différente par sa psychologie du prolétariat dont elle est issue en partie, elle recherche les affaires fructueuses et une politique extérieure de prestige. Elle est férue de décorations, de titres. Elle manifeste un goût prononcé pour les constructions monumentales qui sont le signe éclatant de son succès. Bref, comme tous les possédants, elle songe surtout à s'entourer de remparts.

Dès lors, comment ne décevrait-elle pas les impatients qui ont encore leur fortune à faire ou les idéalistes qui ne se satisfont d'aucun résultat ?

L'aventure de M. Gide, de M. Céline et de leurs émules peut être douloureuse pour eux et pour leurs lecteurs. Mais, en un sens, elle ne saurait être que bienfaisante, comme l'est toujours un bain de réalisme.

Il est bon que la Russie soviétique descende de plus en plus des régions de l'idéal, abandonne de plus en plus son auréole.

Elle cessera donc, peu à peu, d'être la Mecque des révolutionnaires du monde entier et d'inspirer des folies sanglantes. Elle deviendra un Etat comme les autres, fortement gouverné et capable de tenir sa place dans les affaires de l'Europe.

Le jour où l'hitlérisme commencera, lui aussi, à perdre le prestige qu'il a obtenu auprès de certains de nos intellectuels, et lorsque ceux-ci reviendront à leur tour d'Allemagne en posture de renégats, quelques causes de conflit auront été éliminées sur notre continent, et non les moindres.

Grâces en soient rendues, dès maintenant, à nos courageux explorateurs.